

XYZ. La revue de la nouvelle

Le vieux voyageur

Daniel Gagnon



Numéro 8, hiver 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2736ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, D. (1986). Le vieux voyageur. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (8), 8–14.

Daniel Gagnon

Le vieux voyageur

Ils sont dehors, près de l'eau.

L'homme aux cartes se penche au-dessus du jeu du vieillard. Vous avez ici en votre faveur une force tourbillonnante et chevelue, avec en son centre un soleil rouge et brûlant. Tout indique qu'en vous un pouvoir volcanique gronde en secret, un feu intérieur, une immense centrale thermique.

Oui, dit le vieil homme, c'est une brûlure, ça je le sais, une souffrance. Je préférerais ne pas l'avoir.

Serait-ce un trop-plein d'énergie? demande le diseur de bonne aventure. En opposé, vous avez une carte de confusion, labyrinthique; et les murs se dressent, vous ne voyez pas d'issue.

Je ne vois par d'issue, dit le vieux, c'est un malheur, je suis contenu, emprisonné dans ma propre force.

Comment me sortir de cette impasse? C'est ma vieillesse, je le sais, regardez cette petite danseuse à la croupe cupidonne, comment puis-je résister au désir, mon Dieu! il me semble que plus j'avance en âge, plus je suis désirant et moins je peux.

Une danseuse, dit songeur l'homme aux cartes.

Je crois qu'elle ne danse plus, ajoute-t-il.

Elle danse pour moi, je la fais danser, je la vois danser, j'ai l'imagination fertile, dit le vieux. J'ai eu tant de femmes dans ma vie, et j'ai souvent pensé qu'après un certain nombre de fois à presser le fruit, je n'aurais plus la tentation aussi grande, que mon désir s'émousserait avec l'âge. Que

m'a donné la vie? Ne m'a-t-elle donné qu'une plus grande envie, est-ce le cadeau de mes vieux jours que ce corps brisé et ce feu brûlant en moi? N'en finira-t-on jamais? Où allons-nous ainsi? Je voudrais la paix.

C'est dans une auberge appelée Tamwood, sur les bords du lac Muskoka, dans l'Ontario, que le vieux voyageur s'est arrêté.

C'est l'été des Indiens, et le lac Muskoka est calme comme une nappe d'huile. Les mouches volent, le temps est revenu sur lui-même et s'attarde. Les mouettes battent nonchalamment des ailes sur la fin des étés. Il y a un si grand silence aussi.

On a rangé les bateaux, empilé les canots, posé les fenêtres doubles, fermé le court de tennis. Quelques chaises de parterre traînent çà et là devant des tables désarticulées qui seront réparées à l'hiver.

Pourquoi ne pourrais-je pas accorder mes pensées magiquement, instantanément, à la réalité, cette réalité qui cause mon désir et où mon désir veut revenir se satisfaire et s'apaiser.

Quand j'étais jeune, j'étais baiseur, je n'avais pas le temps d'imaginer. Oh, j'imaginai, mais rarement jusqu'à la torture. Ce n'est pas tant l'impuissance qui m'effraie, car jusqu'à la mort du corps, je crois que j'aurai toujours assez de sang dans les veines pour me dresser. Non, c'est la vision, ma vision du monde. Suis-je plus voyeur que j'étais? J'ai appris avec les années les plaisirs, je les connais, je sais les goûter en tous sens avec jouissance, les formes me procurent facilement de la sensation et du sentiment, car je sais où chercher la beauté et surtout où ne pas la chercher. Suis-je corrompu? L'âge m'a-t-il perverti?

Les chats profitent paresseusement de la vie, ils marchent sur la terrasse avec leur air de toujours être sur un coup, sur une affaire, aux aguets à travers même leur indolence, leur tranquillité.

J'aurais intérêt à prendre exemple sur les chats, dit le vieil aventurier. Être présent en pleine distraction.

Comment dois-je m'ajuster? demande-t-il à l'homme des cartes.

Bien sûr, le seul élément du problème à ajuster, c'est moi. La réalité peut-elle changer? Puis-je m'en rendre maître?

L'ex-danseuse s'approche.

Ces reins, dit le vieux voyageur.

Et ces jambes qui montent, qui continuent la chair.

Ce bassin, cet ensemble de mystère.

Ce mouvement des hanches.

Ces seins, ce cou, ces yeux.

Cet air doucement provoquant.

Immédiatement je vois, dit-il à l'homme des cartes, je la vois en chevauche, je la prends en levrette et je vois, je sens son corps, je la tiens.

Tiens-je le réel?

C'est un rêve. Pourtant, la tiendrais-je si je la tenais?

Des couples détachent des canots du lot d'embarcations, les tirent à eux sur la plage, les poussent doucement à l'eau, hésitent avant d'y monter, posent prudemment les pieds et s'assoient.

Les yeux du vieux se perdent dans la fluidité de l'onde où se mirent arbres et cieux.

Il contemple son pantalon vert clair reflété dans l'eau et ondulé par le mouvement lointain des rameurs sur le lac.

Puis c'est tout son être qu'il voit dans sa chemise mauve et sa barbe blanche, fragile et liquide, insaisissable.

Je sais que tenir n'est pas toujours tenir, dit le vieil homme.

Il sirote une bière qui laisse un peu de mousse blanche dans sa barbe blanche.

Tenir des femmes, en particulier, je sais ce que cela a d'inconsistant.

Quelques voyageurs partent ou arrivent, chargés de bagages, habillés de couleurs.

Les couples en canot.

Tenir des hommes, les femmes aussi le savent, dit le

vieux. N'avons rien de solide.

Le solide dans l'âme.

N'auriez-vous pas une carte nommée l'honnêteté?

Voici votre carte de passage, dit le magicien, c'est la carte du diable.

Comment le diable peut-il m'aider? demande le vieux.

Le diable vous garde en vie, dit le diseur de bonne aventure, il vous pique.

Il me mord au cul, dit le vieux.

Suivez votre instinct, dit l'homme des cartes. N'interrogez pas l'imperceptible et l'indiscernable outre mesure. Comptez encore sur votre feu intérieur.

Je me brûle, dit le vieillard.

L'ex-danseuse se rapproche encore du vieil homme et lui demande si ses cartes sont bonnes. Il dit non. Il dit que la vie les surpasse par sa toute puissante présence et qu'il n'arrive pas à intervenir dans son jeu.

Je n'ai pas de place, dit le vieux.

Je n'ai pas de levier... Je ne contrôle pas mon levier, si j'en ai un.

En disant cela, il se rend compte du double sens.

Le levier, répète-t-il, en regardant l'ex-danseuse par en-dessous.

Quand je vous ai vu arriver, dit l'ex-danseuse, vous aviez l'air si sérieux.

Je suis sérieux, dit le vieux. Je suis un homme très sérieux et très effiloché aussi, en lambeaux.

Moi aussi, je suis très sérieuse, dit l'ex-danseuse. Je m'effeuillais très sérieusement.

Oui, la beauté du sérieux, dit le vieux, les yeux remplis d'émotion. Je suis effeuillé maintenant à mon âge, comme l'arbre. Vous, vous vous effeuillez, mais cela vous habille et vous donne une âme.

Cela vous donne sans doute une âme à vous aussi, dit l'ex-danseuse.

On a l'âme qu'on peut, dit le vieil homme, le diable est à mes trousses.

Que désirez-vous? demande l'ex-danseuse.

Vous voir danser, dit le vieux.

Mais je ne danse plus. Et si je dansais alors, qu'est-ce que cela vous ferait? Cela vous exciterait? Vous voulez cela?

Je veux la vie, dit le vieillard. La poésie des canots là-bas sur le lac, c'est beau, je sais apprécier cela. Cela me calme et m'enveloppe. Mais voir le corps parler naturellement, c'est divin, c'est Dieu cela aussi.

Elle danse alors près du vieux et tranquillement, sans musique, gardant ses vêtements, une légère chemise et un pantalon moulant.

Le déhanchement est extraordinaire, commente le vieil homme. Vos bras et vos coudes et les mains au bout, la taille, je vois votre corps, les seins palpitants, j'aimerais mourir près d'une danse, dans une danse, et le bassin qui vous contient, qui me contient, toucher est-ce que je pourrais?

Il tremble de la main qu'il dirige vers la cuisse.

Qu'est-ce que cela peut me donner de plus? Palper, saisir avec le pouce et l'index une pincée de chair, éprouver cette réalité sensuellement. Ainsi, je crois en Dieu, dit-il en amenant son autre main frémissante vers les cuisses en mouvement puis cherchant le contour du bassin et glissant vers le centre dans le chemin des fesses rondes.

Je ne peux pas résister à la forme, à ces formes.

J'aime la réalité.

Ne vous déçoit-elle pas? demande l'ex-danseuse.

Je ne veux pas souffrir, dit le vieux, le rêve est trop souffrant. J'enrage de ne pas pouvoir façonner la réalité à mon goût, j'enrage de ne pas pouvoir la plier à mes désirs les plus fous.

Que seraient ces désirs? demande l'ex-danseuse.

D'être avec vous, seul, et de vous commander, de vous chorégrapier entièrement, de vous scénariser.

Vous voudriez que je sois nue? suggère l'ex-danseuse.

J'aimerais manger vos fesses, dit le vieil homme. Les manger toujours jusqu'à extinction.

La carte qui suit est la carte de la mort, dit l'homme aux cartes.

Jusqu'à la mort, dit le vieux, jusqu'à la paix.

Je ne sais pas si l'excitation me plaît vraiment, ajoute le vieux voyageur, en suivant nerveusement le mouvement des hanches de l'ex-danseuse. Je n'ai pas le choix, je suis dominé par la réalité d'une vision essentielle, nécessaire et impérieuse. Je suis happé par elle, dévoré, mangé. Où suis-je donc sinon dans mes mains, mon sang, mon plaisir et ma souffrance, entièrement, trop entièrement! Où suis-je dans cet épouvantable désir? Suis-je moi? Je vis de la crainte de voir la forme disparaître et mon plaisir s'éteindre, malheureux esclave que je suis.

Et de plus, je m'ennuie, car tout fuit. La réalité me trahit.

Je suis un mouvement désirant, mais je n'y trouve pas de dimension. Je cherche une dimension.

Deux danseuses, dit l'ex-danseuse, ce serait mieux?

Plusieurs oui, dit le vieil homme, des nues, des demi-nues, des vêtues. Dansant autour de moi à la longueur de mes bras, je toucherais à leurs formes et je serais nu moi aussi, dressé au milieu d'elles devenues bêtes sauvages extrêmement désirantes de moi, de mon sexe qu'elles s'arracheraient.

Le vieux voyageur frémit de tous ses membres, il touche aux contours ronds, élancés et gracieux de la chair, il dessine avec ses mains tremblantes la configuration et la silhouette de l'ex-danseuse, il palpe et tâte les formes, très ému par le modelé de ce corps dansant qui le captive complètement.

C'est si naturel que c'en est surnaturel, dit le vieillard dans un souffle.

Ardent, animé par sa passion, il se soulève légèrement sur son séant.

La carte de la mort, dit l'homme aux cartes, mais il ne continue pas sa phrase, il n'en a pas le temps, le vieil homme a une contraction douloureuse au coeur et perd le

souffle sur sa chaise, crispé et tordu par une attaque.

Et plusieurs danseuses arrivent autour de lui, une nuée de femmes, et tout va comme il le veut, son désir s'accomplit, doux et serein, musical et harmonieux, toute angoisse disparue.

Il mange les peaux et les corps, palpe les formes, les caresse, les goûte, les pénètre.

Et il voit son corps nu, le sexe durci, être emporté par elles le baisant sur tout son cadavre chaud encore pour le présenter à Dieu.



Ce texte a été lu sur les ondes de Radio-Canada MF par le comédien Paul Hébert.